

À propos d'analyse d'empreinte énergétique...

Pierre Guy

Retraité de l'INRA, président de Poitou-Charentes Nature

Je souhaite réagir ici à un article paru dans *Le Monde* le 24 octobre 2006, dans la rubrique Environnement et Sciences : « Empreinte écologique : les États-Unis, l'Europe et la Chine puisent à l'excès dans les réserves biologiques de la planète ».

Selon cet article, pour se fournir en bois, nourritures, viande... un citoyen des États-Unis a besoin de 9,6 hectares, un Français de 5,6 ha, un Nigérien de 0,8 ha. La moyenne pour un habitant de la planète est de 1,8 ha.

Ce résultat m'a surpris et peut surprendre lorsque l'on connaît le niveau d'intensification agricole en France – et ailleurs. Pourquoi les Nord-Américains, Français, Britanniques, Australiens, Danois, Suédois seraient-ils si peu efficaces en termes d'empreinte écologique, de productivité par hectare ?

Lorsque nous parlons d'intensification, de rendement, nous parlons souvent « à l'hectare ». Ces mots n'ont en fait de sens que si l'on précise par rapport à quoi.

Historiquement, il s'est surtout opéré une intensification, une augmentation de la production par travailleur et non par hectare, comme l'ont montré les travaux de J.-C. Tirel, économiste à l'INRA.

La production de lait n'a pas augmenté en France : c'est la production de lait par vache qui a augmenté !

Pourtant, en France, le rendement en blé a progressé d'un quintal par hectare et par an, grosso modo, depuis 1946.

D'où vient ce paradoxe ? Le blé, le maïs ne servent pas – ou plus – à nourrir les hommes, mais à nourrir des animaux.

Nous avons, en augmentant la production de lait par vache, rendu celles-ci plus monogastriques que polygastriques, très exigeantes en aliments riches en énergie et en protéines. Ces vaches ne peuvent plus valoriser les prairies non labourables ; elles ont besoin de maïs, de soja cultivé au Brésil ou en Argentine...

Il faut donc ajouter aux hectares bretons ou des Pays-de-Loire, des hectares cultivés en Amérique du Sud pour satisfaire un « besoin » et augmenter notre empreinte énergétique (au-delà de notre empreinte écologique) !

Non seulement les Français mangent trop, en termes d'énergie et de matières grasses (nous rattrapons les Américains en termes d'obésité !), mais nous mangeons aussi trop de protéines animales, gourmandes en surface, en énergie, en protéines végétales. Rappelons-nous en cela qu'il faut deux à dix kilogrammes de protéines végétales pour produire un kilo de protéines animales.

En résumé, il faut plus d'hectares pour faire une tonne de protéines animales que pour faire une tonne de protéines végétales. Tout cela augmente notre empreinte écologique au sens que lui donnait Matthis Wackenagel, le Suisse qui a élaboré cette notion d'empreinte écologique.

Tempérons cette analyse par le fait que seuls les ruminants sont capables (avec la forêt) de valoriser les terres non labourables.

Un Picto-Charentais, cultivateur et irrigant de maïs, me disait récemment : « Il nous faut irriguer pour aider à réduire la faim dans le monde. La notion d'empreinte écologique montre que l'Europe, et tout particulièrement la France, sont moins efficaces que l'Inde, la Chine et l'Afrique ! »

Le biocarburant produit sur des terres arables réduira-t-il notre empreinte écologique ? C'est peu probable, même si nous avons besoin des énergies renouvelables pour réduire notre consommation de pétrole.

En conclusion, l'intensification de l'élevage français, hors sol ou quasi hors sol, dépend tant de la production de l'exploitation agricole elle-même que de la production d'hectares extérieurs qu'il faut bien comptabiliser. Ce type d'élevage est beaucoup moins performant qu'il n'y paraît.

Produire de la nourriture pour l'homme – pommes de terre ou haricots – est beaucoup plus efficace en termes d'énergie et de surface que de produire du maïs, du soja pour nourrir des animaux

– même si cela reste nécessaire : l'homme omnivore a besoin de riboflavine, de vitamine B 12 et d'acides aminés, plus disponibles dans les produits d'origine animale. D'autre part, les ruminants sont quasi les seuls à pouvoir valoriser pour nous la cellulose et l'herbe des terres non labourables.

Notre modèle alimentaire est donc fondamentalement en cause. Il est coûteux, injuste, déséquilibré. Nous ne sommes plus en moyenne en état de disette – mais, hélas, en France des gens meurent de faim, il a fallu revenir aux soupes populaires de la fin du XIX^e siècle et l'Armée du

Salut a 125 ans – non, nous sommes dans un état de surconsommation, au-delà des besoins nutritionnels de bonne santé. Nous consommons trop de nourriture, nous en gaspillons ; c'est une alimentation de « riches » qui entraîne une consommation d'énergie et de surface incompatible avec les possibilités de la planète. Le régime « crétois » est à méditer.

Sicco Mansholt, Commissaire européen, avait prédit en 1968 : « Il faut choisir entre nourrir les cochons ou nourrir les enfants ». Il serait temps de se reposer la question ■